

PIERRE VARÈNE

Le corbillard macabre



BeQ

Pierre Varène

Domino Noir # 002

Le corbillard macabre

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 292 : version 1.0

Le corbillard macabre

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

I

Quatre meurtres

La maison de Roy Calden était une superbe construction de pierre située dans un réel petit parc, comme il en reste encore quelques-uns sur le Chemin de la Reine Marie.

Malgré l'heure tardive, une camionnette de livraison était arrêtée devant la porte de service. Deux hommes venaient d'en extraire une boîte rectangulaire, d'à peu près trois pieds de long.

À leur coup de sonnette, une bonne leur ouvrit la porte et leur indiqua la pièce où son maître avait dit de déposer le colis qu'il attendait.

Pendant que les livreurs s'acquittaient de leur besogne, une ombre se détachait de l'arbre qui l'avait dissimulée jusque-là et venait examiner le petit camion.

C'était un homme en habit. Mais le collet de son gilet était relevé pour dissimuler le plastron immaculé, tandis qu'un loup noir cachait ses traits.

Le lecteur a tout de suite compris qu'il s'agissait du fameux Domino Noir, cet homme mystérieux qu'on rencontre parfois dans le monde sous l'apparence de Simon Antoine, millionnaire sans occupation précise.

L'inspection de la camionnette ne parut pas satisfaire le Domino Noir, car il laissa échapper une exclamation de dépit. C'est qu'il avait pensé découvrir l'envoyeur de la boîte, par le nom de la compagnie de livraison et il n'y avait aucun nom sur le véhicule.

Après avoir collé son oreille à la porte d'entrée, le Domino introduisit une petite lame d'acier entre la serrure et le cadre. Un petit déclin se fit bientôt entendre et il pénétra dans la maison, se faufilant inaperçu.

La précaution n'avait pas été inutile, car deux minutes plus tard, Roy Calden entra en compagnie du Chef de la sûreté et d'un

photographe du journal Le Midi.

– Je suis bien content de vous voir ici vous-même, Chef, disait Calden, car je vous avoue que j’ai bien peur.

– Aucun danger, répondait l’interpellé. Mes hommes surveillent les environs de votre demeure et il y en a même en dedans.

– Je pense toujours à cette lettre de menaces, vous savez.

– J’espère que vous ne regrettez pas d’avoir demandé la protection de la police ?

– Non pas, mais je crains quand même.

– Je vous comprends.

Roy Calden s’informa alors si la boîte qu’il attendait lui avait été livrée.

Sur la réponse affirmative, il s’excusa pour un moment auprès de ses deux compagnons et entra dans la pièce où on l’avait déposée.

De sa cachette le Domino Noir avait tout vu et entendu.

Le plus vite qu’il put, tout en restant dissimulé

aux regards de tous, il suivit Calden.

Malheureusement il arriva trop tard.

L'homme gisait étendu sur le plancher, un poignard profondément entré dans le cœur.

Mais où était le meurtrier ?

Il n'y avait qu'une fenêtre dans la pièce. Elle était levée d'un pied et demi environ, mais barrée par le haut. Personne n'avait pu sortir par ce chemin et baisser le châssis. Sans compter qu'elle était trop étroite pour permettre à un être humain de passer dans un si petit orifice.

Ce ne pouvait non plus être quelqu'un de l'intérieur, car il l'aurait vu sortir.

La boîte rectangulaire était maintenant ouverte. Avec sa lumière de poche, le Domino en fit une inspection minutieuse. Il n'y avait absolument rien, sauf une légère tache de poli à chaussures brun.

Le visiteur clandestin n'eut que le temps de fermer sa lumière et de se détourner qu'une exclamation retentissait, tandis qu'un éclair lui indiquait qu'on venait de prendre une

photographie à l'aide d'une lampe spéciale.

C'était l'homme du Midi qui, trouvant l'absence de Calden trop prolongée, était venu aux nouvelles.

Il avait vu le rayon lumineux de la lumière de poche et entendu remuer. À tout hasard, suivant son instinct professionnel, il avait braqué son caméra.

Les policiers attirés par son exclamation, accouraient pour donner la chasse à celui qu'on croyait être le meurtrier.

La situation du Domino n'était pas des plus reposante. Avisant un escalier qui conduisait au premier étage, il s'y élança.

Devant lui un corridor conduisait à un balcon, visible à travers une porte vitrée.

D'épaisses vignes descendaient jusqu'au sol. Agilement le fuyard descendit par ce moyen sur le côté de la propriété où il n'y avait pas encore de policiers.

Vingt minutes plus tard, il pénétrait dans ses appartements luxueux, sis au dernier étage d'un

grand édifice de la rue St-Jacques.

Son premier soin fut de téléphoner à Benoît Augé, le jeune mais déjà célèbre reporter au Midi, qui était un de ses meilleurs assistants.

– J’ai une mission très importante pour vous Benoît.

– Je suis entièrement libre dans le moment.

– Rendez vous à la résidence de Roy Calden, qui vient d’être assassiné.

– Donnerais-je la nouvelle à mon journal ?

– Aucune objection, mais pas la photographie qui a été prise par un homme de votre journal.

– Que voulez-vous dire ?

– J’étais sur les lieux et on m’a photographié malgré moi. Pour aucune considération je ne puis permettre la publication de cette photo.

– Je n’aurai pas de difficultés à faire disparaître la plaque. Mon confrère est-il encore sur les lieux ?

– Il doit, car cela vient juste d’arriver.

– Comptez sur moi alors. Autre chose ?

Je veux tous les renseignements possibles sur la cause du meurtre. Je crois qu'il s'agit de chantage.

– Voulez-vous que je fasse un rapport chez vous ?

– Je vous attends aussitôt que vous aurez les informations nécessaires.

– C'est toute une affaire ! s'exclamait le jeune journaliste en entrant dans le salon du Domino Noir.

– Parlez-moi d'abord de la photo...

– J'ai le négatif ici. Je puis vous le remettre.

– Que dit-on là-bas au sujet de moi ?

– Le photographe ne vous a même pas vu. On croit qu'il s'agit du meurtrier, mais on est à cent lieues de penser à vous.

– Le motif du meurtre ?

– Roy Calden a hier reçu une lettre de menaces. On lui disait de placer \$25 000.00 dans un endroit indiqué, si non on aurait dévoilé son

passé.

– Mais Calden passait pour un homme très honorable. C’était un courtier en immeuble très bien vu. Riche et tout ce que vous voulez.

– À mon journal on ne sait absolument rien contre lui.

– Mais pourquoi l’aurait-on tué alors ?

– La note disait en plus que s’il notifiait la police, il serait tué le même jour.

– Je comprends maintenant. Il n’avait pas déposé d’argent, je suppose ?...

– Oui. C’est-à-dire un colis ressemblant à une liasse de billets de banque, mais le colis n’a pas été ramassé.

– Autre chose ?

– À date, Roy Calden paraît être la troisième victime du même bandit.

– Que voulez-vous dire ?

– Hier, un homme a été tué sur la rue Sherbrooke, dans l’ouest, à l’aide d’un couteau, comme en emploient les artistes de cirque, qui

découpent des formes humaines sur un tableau avec des couteaux qu'ils lancent à distance.

– Mais quelle relation voyez-vous avec la mort de Calden ?

– L'autre avait également reçu une lettre de menace, rédigée de façon identique. Et ce n'est pas tout.

– Pas un autre meurtre toujours ?

– Hier, toujours, c'était le tour d'un citoyen de Montréal, mais dans sa résidence, celui-ci.

– Avec un couteau ?

– Non un revolver, Mais il avait reçu une lettre de menace également.

– Quelque particularité ?

– L'assassin a dû s'échapper par une fenêtre qui ne pouvait s'ouvrir plus haut qu'un pied.

– Il faut qu'il soit mince pas ordinaire !

Une fois seul, le Domino Noir se plongea dans une profonde réflexion.

Comme il lui arrivait assez souvent, Simon Antoine avait dîné au Club St-Denis et y terminait la veillée solitairement en songeant à la série de crimes qui s'était abattus sur la ville en deux jours.

Il allait se retirer quand le Chef de la sûreté, un ami intime d'Antoine, entra, une expression de désespoir peinte sur la physionomie.

– Vous avez l'air harassé, mon ami, fait Simon Antoine. Venez donc prendre un Scotch avec moi.

– Je ne refuse pas, fait l'autre, car j'en ai grand besoin.

– Quelque chose qui ne va pas ?

– J'arrive du Cirque Hottin, dans Rosemont. Il vient de s'y commettre un meurtre.

– Quelle est donc la victime ?

– Madame Hector Lécuyer, une veuve.

– Je crois la connaître.

La représentation battait son plein, quand les lumières firent soudain défaut et quand la clarté

revint cette dame gisait sur la chaise de sa loge, un couteau dans la poitrine.

– Avez-vous trouvé trace de l’assassin ?

– Aucune. Tout ce que je sais, c’est qu’il manquait un couteau à l’artiste à qui incombe l’acte où on lance des couteaux.

– Étrange...

– Vous trouverez la chose encore bien plus étrange quand je vous aurez raconté trois autres meurtres survenus depuis hier matin, sur des personnes qui avaient préalablement reçu des lettres de chantage, se ressemblant toutes.

II

Le cirque Hottin

Un masque noir n'était pas le seul déguisement que le Domino employait. À l'aide de maquillages savants, il savait adopter différentes personnalités, selon les besoins de l'heure.

En sortant du Club fashionable de la rue Sherbrooke, Simon Antoine se dirigea directement vers son appartement.

L'homme qui en sortit portait une casquette, un pantalon de grosse étoffe et qui n'était pas neuf ; pas de gilet, une chemise de toile et de solides bottines.

Son visage était rouge, comme celui d'un homme habitué à travailler sous n'importe quelle intempérie.

Pour les expéditions de ce genre le Domino ne se servait pas de sa puissante routière, trop facilement remarquable.

C'est donc un taxi qui le conduisit à deux coins de rue du Cirque Hottin, installé dans Rosemont.

La première chose qui le frappa, c'est le nombre de construction permanentes élevées pour donner des représentations.

Tous les bâtiments étaient disposés en cercle. Au milieu il y avait ce qu'on est convenu l'appeler la Grande Tente, c'est-à-dire l'endroit où se donne la représentation principale.

La moitié du cercle était formé par de petits kiosques secondaires. L'autre comprenait les cages des animaux féroces et les quartiers des employés.

Une haute clôture en planches encerclait le tout et empêchait quiconque de pénétrer sur le terrain sans passer par l'entrée de la caisse.

Le Domino Noir n'eut pas de peine à se rendre jusqu'à la grande tente. Il n'y avait plus personne

à la caisse, la représentation étant terminée depuis longtemps.

Il y avait encore de la lumière et un homme travaillait sur le plateau, au centre.

– Bonsoir, monsieur, fait le Domino. Voulez-vous être assez bon pour me donner un renseignement.

L'autre paraît très contrarié de l'interruption, mais laisse cependant son ouvrage pour venir au devant de l'arrivant.

– Qu'y a-t-il ?

– Je me nomme Jos Durand. Je voudrais m'engager comme manœuvre ici. J'ai de l'expérience et suis passablement fort.

Il est pas mal tard ce soir, je me demande si le propriétaire veille encore...

– C'est que vous savez, j'ai pas mal besoin de travailler. S'il y avait moyen de faire quelque chose pour moi ce soir, je vous serais bien reconnaissant Monsieur...

– Mon nom est Bill Selich, je suis l'annonceur.

– Eh bien ! monsieur Selich, vous comprenez : je suis bien embêté pour coucher et il y a plusieurs heures que je n’ai pas mangé...

Selich paraissait bien contrarié, mais d’un autre côté on aurait dit qu’il ne voulait pas trop le laisser paraître.

– Je puis toujours vous organiser pour coucher et vous faire prendre une bouchée.

– Vous êtes bien bon, monsieur Selich, je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance.

– Il n’est pas question de cela. Venez.

Les deux hommes se dirigèrent vers les cuisines.

En chemin, Selich arrêta un gros et grand homme, figure, rébarbative et mains calleuses :

– Dis donc, Ted, tu n’aurais pas besoin d’un homme supplémentaire, comme manœuvre ?

– Il m’en manque plusieurs.

– Je ne voudrais pas aller déranger le boss ce soir, penses-tu que tu pourrais garder le type qui est avec moi pour la nuit ? Il s’appelle Jos

Durand.

– J’ai même l’ordre d’engager autant de manœuvres qu’il m’en faut. Monsieur Hott m’en a parlé encore ce soir.

– Dans ce cas emmène Durand à la cuisine et trouve-lui une paillasse.

L’homme qu’ils venaient de rencontrer si à propos s’appelait Ted Brack et était le chef des manœuvres.

– As-tu de l’expérience ?

– Oui. J’ai travaillé à peu près pour tous les cirques qui sont venus à Montréal, depuis quinze ans.

– Ça va faire alors.

Il y avait qu’un seul homme qui mangeait, quand ils arrivèrent à la cuisine.

C’est Brack qui fit les présentations.

– Dubois, dit-il, en s’adressant au mangeur, je te présente Jos Durand. Il va travailler avec nous comme manœuvre.

– Il a l’air d’un bon homme, répond

l'interdelle, ça ne fera pas de tort.

– Tu vas t'occuper de lui trouver une place pour coucher, après son repas. Moi je suis occupé ailleurs.

– C'est bien. Il y a une place de reste dans ma cabane.

Une fois seuls, les deux manœuvres, Dubois et Durand, engagèrent la conversation.

– Il y a longtemps que vous êtes avec le cirque Hottin ? demande Durand.

– Puisque nous travaillerons ensemble désormais, tu peux bien me tutoyer ; je ferai de même pour toi. Il y a vingt ans que je suis avec Hottin. Je suis un des plus vieux employés ici.

– J'aimerais bien cela, moi aussi, rester en permanence avec ce cirque.

– Tu pourras rester avec nous ici, passablement longtemps, car nous ne sommes pas prêts de partir de Montréal.

– J'ai cru m'apercevoir de cela, car au lieu de tentes la majeure partie de vos kiosques sont en bois, avec planchers.

– C’est bien cela. Nous avons pris racine.

– C’est curieux pourtant, car un cirque ça n’a pas l’habitude de rester longtemps à la même place. Quand les gens ont vu les représentations une fois ou deux, ils ne reviennent plus.

– C’est pas mal vrai. Je suis étonné moi-même de la résolution du patron.

– Il ne doit plus faire beaucoup d’argent ? Surtout avec les taxes énormes qu’il doit payer à la ville.

– Il se dit très satisfait pourtant.

– En tout cas, c’est son affaire.

C’est ce que je me suis dit. Il paye bien. Pourquoi me plaindre. Le repas fini, Dubois conduit son nouveau camarade à l’endroit où il doit coucher.

– Maintenant que tu as tout ce qu’il te faut, dit Dubois,, tu vas m’excuser, je vais prendre une marche.

Le Domino Noir, ou plutôt Jos Durand comme il s’appelle désormais au Cirque, ne pouvait demander mieux. N’était-il pas venu pour faire

un examen plus précis des lieux, où s'étaient déroulé le dernier meurtre des maîtres-chanteurs ?

Son costume et son apparence lui permettaient maintenant de circuler à son aise.

Il n'y avait plus de lumières dans la grande tente, donc personne non plus.

D'après le Chef de la Sûreté, madame Lécuyer occupait la loge No 39 lors de son assassinat.

À l'aide d'une minuscule lumière de poche, il parvint à trouver le No 39. Le rayon de la lumière étant très restreint, il dut se baisser pour faire le tour de la loge.

Soudain il réalisa qu'une autre personne était tout près de lui. C'était moins le bruit que son instinct qui la lui révéla.

Il allait se retourner pour lui faire face avec sa lumière, quand un coup bien appliqué sur son bras la lui fit échapper.

Il s'agissait donc d'un ennemi. Mais qui pouvait bien lui en vouloir ici ? Ne l'avait-on pas bien accueilli ?

Il lui fallait néanmoins se défendre.

Pas facile maintenant dans cette obscurité totale. Et de plus il ne connaissait pas beaucoup la disposition des lieux.

Son premier mouvement fut pour saisir le poing qui venait de le frapper. Il ne fit qu'effleurer un bras cependant, car l'autre avait eu le temps de se déplacer.

À un moment donné une ombre passa devant la petite lampe de poche qui éclairait toujours par terre.

Sans hésiter le Domino s'élança, mais il est reçu par un coup de crosse de revolver sur le côté de la tête.

Abasourdi il hésite quelques instants. Ce répit donne à l'autre le temps de viser et tirer. La balle passe si près de sa joue que le Domino sent une brûlure.

Il lui faut maintenant défendre sa vie. Comme il avait lui-même dégainé son revolver sans cependant croire à la nécessité de s'en servir, il hasarda un coup dans la direction de l'éclair

qu'avait fait l'autre en tirant.

Mais il n'était déjà plus là. Un autre coup de l'inconnu parut venir d'en haut. Il fallait absolument que ce fut d'un trapèze,

Le Domino avait donc affaire à un homme de cirque, probablement un athlète.

Au lieu de tirer encore et de révéler sa position, il jugea plus prudent de se réfugier dans la loge 39 et d'attendre.

Ses yeux s'habituerent bientôt à l'obscurité et il put discerner une forme noire qui se balançait sur le trapèze principal, à une hauteur de quarante pieds en dessus du sol.

L'athlète cependant faisait des mouvements si brusques, qu'il aurait été impossible, même à un excellent tireur comme le Domino, de viser juste.

D'autres part les détonations devaient avoir éveillé l'attention. Aussi jugea-t-il plus prudent de sortir sans bruit de la tente, en passant en dessous des estrades.

III

Le racket

En plein jour l'installation du cirque présentait une agglomération encore plus considérable que Jos Durand ne l'avait d'abord jugé lors de son arrivée, le soir précédent.

En effet, après avoir passé la caisse, à l'entrée, si au lieu de s'engager dans l'enceinte principale, on tournait vers la gauche, un petit chemin conduisait vers trois baraques étranges.

Malgré deux ou trois voyages clandestins autour de ces constructions le Domino n'avait rien pu y remarquer. S'il y avait des gens à l'intérieur, ils dormaient certainement tout l'après-midi.

Pour le début de la journée, il consacra donc ses loisirs à examiner les membres de la troupe, ainsi que les manœuvres.

Le propriétaire Al Hoot, était un homme de cirque satisfait. Il promenait parmi son monde une figure réjouie et ne paraissait certes pas perdre de l'argent avec son entreprise.

Smithy, le nain, avait un air important et malicieux. Il portait toujours des chaussures brunes, bien vernies.

Obéissant à la loi des contrastes probablement, Bigg le géant le suivait pas à pas. On aurait dit un esclave dans l'ombre de son maître.

Brizard, l'homme aux couteaux, était un type mystérieux, parlant peu et cherchant toujours les couteaux qu'on lui avait dérobés.

Il avait comme assistante une jolie brunette de 18 ans à peine, nommée Anne Pétain.

La petite Anne était la grande amie de l'annonceur Selich et on disait ouvertement qu'ils allaient bientôt se marier.

Jos Durand n'avait qu'à se louer d'avoir fait connaissance avec Dubois.

Celui-ci était très affable et le pilota de son mieux au cours de sa première journée de travail.

La représentation du soir terminée, Dubois lui demanda :

– Que fais-tu ! Te couches-tu immédiatement ?

– Non je n’ai pas sommeil.

– Tu ne viens pas avec moi ?

– Avec plaisir. Où ça ?

– Jouer une petite partie de cartes.

– C’est que je ne suis pas bien riche...

– Je ne te connais pas beaucoup, mais j’ai compris que tu es un brave type. Je te prêterai un \$10.00.

– Dans ce cas, je ne refuse pas, car j’aime les cartes à la folie.

– Es-tu chanceux d’habitude ?

– Passablement. Mais je ne joue pas très souvent maintenant. Je n’ai pas travaillé ces derniers temps.

– On va essayer notre chance alors.

– Mais où ça ?

– Ce n'est pas loin. Tu vas voir. Tiens, mets le dix dans ta poche.

– Merci Dubois. Si je perds, sois assuré que je te rendrai ça à la prochaine paye.

– C'est bien avec moi. Viens.

Ils se dirigèrent vers la sortie déserte, mais au lieu de la traverser complètement, ils s'engagent dans l'espèce de couloir qui conduisait aux baraques mystérieuses.

– Je me demandais à quoi servent ces constructions, explique Durand de l'air d'un homme qui a maintenant compris.

– Il y a là toutes sortes de jeux. À partir du poker jusqu'aux roulettes en passant par les dés.

– Est-ce que ça fait partie du cirque ?

– Je me le suis jamais demandé. Une chose certaine, c'est que les seuls camarades que j'y ai rencontrés, jouaient et ne paraissaient pas travailler là.

– Je posais la question par pure curiosité, tu sais, je suis habitué à me mêler de mes affaires et de laisser faire les autres.

C'est une bonne politique, surtout dans un cirque, où il y a tant de caractère différents.

Les deux amis s'assoient à une table de poker, où il y avait déjà trois autres hommes.

Durand est très chanceux et il a bientôt devant lui une dizaine de billets de \$10.00. Dubois a fait à peu près la moitié.

Un des étrangers propose alors de jouer la partie plus grosse, sans limite, selon l'expression consacrée.

Dubois paraît avoir peur, mais Durand en a tellement envie que l'autre consent.

En moins d'une heure \$500.00 s'accumulent devant Durand.

Il n'y comprend absolument rien. D'habitude dans ces sortes de maisons on vous fait gagner quelque peu à votre arrivée, mais ce n'est que pour vous mettre l'eau à la bouche et vous dépouiller ensuite de votre dernière piastre.

– Pourquoi ne tentons-nous pas un coup aux dés ? suggère alors Dubois.

Je pense être dans ma chance ce soir, répond

Durand. Je suis prêt à essayer n'importe quoi.

Deux des autres joueurs échangent un regard et expriment également le désir de jouer aux dés.

Immédiatement le Domino Noir réalise que c'est à la table de dés qu'il va perdre.

Du premier coup cependant il risque \$300.00 et gagne. Son compagnon inconnu de la table ne joue pas lui-même, mais il paraît bien connaître le type en charge de la table de dés, car il vient de lui parler à l'oreille.

Un coup de \$500.00 rapporte encore le double à Durand.

Enfin c'est avec au-delà de \$2000.00 qu'il quitte le jeu.

Dubois a lui-même plus de \$1000.00 et il refuse de séparer le gain de Durand qui le lui offre généreusement.

Il n'y a plus aucune lumière sur la route de retour. Pas de lune et la haute clôture ajoute à l'obscurité.

Soudain deux inconnus se jettent sur nos heureux gagnants.

Dubois, moins agile, ne peut éviter complètement le coup de crosse de révolver que l'un des escarpe lui assène sur la tête. Il s'écrase lentement, sans cependant perdre connaissance complètement.

Il n'en est pas ainsi pour Durand, qui est rompu à tous les exercices de défense. Son adversaire a beau être grand et fort, Durand évite les coups de crosse. Il parvient même à prendre une bonne prise autour de son cou. Mais l'autre réussit à se dégager et prend la fuite.

Durand va pour s'élancer à sa poursuite, mais il constate que Dubois est encore à terre et faiblit considérablement devant l'attaque de son assaillant.

C'est contre ce dernier que Durand se tourne donc. Il allait prendre le dessus et le maîtriser complètement, quand il se sent tirer par une jambe et perd sa balance.

Le bandit en profite pour fuir à la suite de son camarade.

Durand est tous surpris de voir que c'est

Dubois qui l'a ainsi fait lâcher prise.

– Excuse-moi, Durand, fait ce dernier. Je croyais que c'était un des bandits.

– Si ça n'avait pas été de ton erreur, j'en avais au moins un.

– C'est bien de valeur.

– Mais as-tu quelque chose ? Je t'ai vu t'écraser sur le sol.

– J'ai reçu un coup sur la tête, mais je ne crois pas que ce soit grave. J'ai pu me ranger assez vite pour ne pas encaisser toute la force du coup.

Rendu dans leur cabane, nos deux amis s'examinent.

Dubois a une légère protubérance sur la tête. Mais ce n'est presque rien.

En y réfléchissant Durand se demande même comment il se fasse qu'un si petit coup ait pu le faire faiblir.

– As-tu encore ton argent, Durand ?

– Oui, tout. Et toi ?

– Également. Penses-tu que nous avons été

chanceux de ne pas nous faire dépouiller ?

– Je me demande bien si c'est à notre argent que ces gens-là en voulaient.

– Mais à quoi alors ?

– Peut-être à notre vie...

– Voyons. Qui te fait penser cela ?

– Nous avons été trop chanceux ce soir. Ça ne se fait pas dans les maisons de jeu de ce genre-là.

– On nous aurait laissé gagner pour avoir une raison de nous tuer par la suite... ?

– Peut-être... Mais si tu veux je vais me coucher. Je suis un peu fatigué de tous les événements,

– À ton goût. J'allais te proposer la même chose.

Mais Jos Durand alias le Domino Noir ne ferma pas l'œil immédiatement.

Il pensait à sa chance insolite, à l'attaque, et principalement à l'erreur de son compagnon Dubois, qui l'a empêché de retenir au moins un des agresseurs.

IV

Bella Dan

Le Domino Noir avait-il été repéré ?

Pourquoi deux tentatives de meurtre sur lui, qui s'était présenté sous un parfait déguisement ?

D'ailleurs il en savait assez maintenant sur le cirque Hottin.

Quand tout le monde fut endormi, il sortit de sa cabane et gagna l'extérieur du cirque.

Un taxi le ramena prestement rue Saint-Jacques.

Quelle satisfaction de prendre un bon bain et de dormir entre des draps immaculés !

Sans déguisement sous l'apparence du jeune millionnaire Simon Antoine, il résolut de se rendre à la résidence de cette madame Lécuyer. Il savait qu'elle vivait, depuis son veuvage, avec sa

belle-sœur, M^{lle} Pauline Lécuyer. Une fois rendu là il trouverait bien un prétexte pour questionner.

L'indicateur du téléphone lui révéla que cette dame demeurait Boulevard Pie IX, un peu en haut de Sherbrooke.

Le Domino Noir venait à peine d'arrêter sa voiture devant une belle haie de petits cèdres, qu'un fait insolite attira son attention.

Une forme noire qu'il découvrit bientôt être un homme revêtu d'un maillot de gymnaste de cirque, descendait du deuxième étage de la maison Lécuyer en s'aidant d'une dalle.

En un instant le Domino Noir est au bas de la dalle et attend l'autre de pied ferme.

Impossible de voir son visage, qui est recouvert d'un masque noir également.

Au lieu de continuer sa descente telle qu'entreprise, l'homme au maillot fait une pirouette digne du meilleur acrobate et va tomber dix pieds plus loin que l'arrivant.

Tout en faisant un rétablissement parfait, il a eu le temps de tirer un couteau de son vêtement et

s'apprête à le lancer sur son adversaire.

Le Domino a baissé la tête juste en temps. En un instant il ramasse le couteau et s'élance sur l'homme en noir.

Mais celui-ci avait sorti un autre couteau et un corps à corps s'engage entre les deux hommes, armés chacun d'un couteau à la lame tranchante comme un rasoir.

Les lames brillent et s'entrechoquent. Les deux combattants paraissent de taille, car aucun d'eux ne fait de progrès.

Mais le Domino connaissait son affaire. Doué d'une force extraordinaire, cultivée par des exercices réguliers, il comptait prendre son adversaire par la fatigue.

C'est ainsi qu'un coup moins bien paré lui permet de faire envoler l'arme de son adversaire.

En même temps il abaisse le sien de façon à blesser sans tuer.

Mais la lame glisse sur un objet très dur, à l'intérieur du vêtement de son adversaire et qu'il réalise aussitôt être un revolver, attaché sous le

bras.

Bien étrange que cet homme se soit servi de couteau, quand il aurait si bien pu tirer à distance.

Profitant de ce que le Domino a perdu quelque peu l'équilibre lors de son dernier coup de couteau, l'autre prend la fuite. Malgré son habileté à la course, le Domino ne parvient pas à l'atteindre et l'autre disparaît bientôt.

C'est alors qu'une voix de femme se fait entendre par une fenêtre du premier.

– Êtes-vous blessé, monsieur ?

– Non, mademoiselle. Mais malheureusement, je n'ai pu retenir votre voleur ?

– Voulez-vous être assez bon d'entrer, que je vous remercie de votre intervention charitable ?

Voilà le prétexte pour le Domino de lier connaissance avec celle qui ne peut être que M^{lle} Lécuyer.

– Je suis Pauline Lécuyer, dit-elle en effet. Je demeure seule ici maintenant depuis la mort de ma belle-sœur récemment.

Simon Antoine se présente également et la conversation s'engage.

– On vous a volé, je suppose, mademoiselle ?

– Le voleur s'est attaqué qu'au grenier. Je ne comprends rien à ses intentions.

– Quand l'avez-vous découvert ?

– Comme il s'échappait d'une fenêtre du grenier. J'avais entendu du bruit en haut. Je suis monté et j'ai vu cet être étrange qui enjambait la fenêtre.

– C'est bien drôle, en effet. Me permettriez-vous de vous accompagner là-haut pour que vous constatiez vos pertes ?

– J'en serais heureuse, monsieur Antoine.

Ils pénètrent dans une pièce qui semble être un véritable musée. Mais c'est un bizarre de musée. Partout des accessoires de cirque. Des bottes, des costumes, enfin une gamme complète de ce qu'on voit dans un cirque.

– Puis-je vous demander des explications sur ce que je vois ?

– Je crois bien qu’il n’y ait pas d’indiscrétion maintenant, monsieur. Voici. Personne ne le savait à Montréal, mais ma belle-sœur avait été une artiste de cirque avant son mariage.

– Et tout ce que je vois sont des souvenirs à elle ?

– Parfaitement. Même après s’être retirée de la piste elle a toujours continuée à collectionner. Elle aimait le cirque. C’est pourquoi jamais elle ne manquait une occasion de s’y rendre. Mais comme vous le savez probablement c’est aussi là qu’elle a rencontré la mort.

– Je suis au courant par les journaux de la mort tragique de votre belle-sœur. Pouvez-vous vous rendre compte de ce qui est disparu ?

– Je regarde partout et ne vois rien de parti.

– J’aimerais bien voir un portrait de madame Lécuyer dans un de ses rôles.

– C’est bien facile. Elle a deux albums de découpures de journaux la concernant, ainsi que les camarades avec qui elle a joué. Son nom, dans l’arène était Bella Dan.

– C’est joli !

C’est là que M^{lle} Lécuyer laisse échapper une exclamation de surprise.

– Je ne trouve que les couverts des deux albums ! Le voleur en voulait aux photographies. Il n’y a pas de doute.

– Mais pourquoi ? demande Simon Antoine.

– Je suis à cent lieues de le deviner.

– Votre belle-sœur recevait-elle d’anciens camarades ?

– Jamais. Au contraire elle faisait tout pour qu’on ne soupçonne pas son ancien métier. Vous savez qu’il y a des gens qui ont l’esprit si étroit...

– Alors personne n’était au courant du musée ?

Elle l’avait fait visiter à des amies quelques fois. Mais alors elle expliquait que cette collection n’était qu’un passe-temps pour elle, qu’elle collectionnait des souvenirs de cirque, comme d’autres collectionneraient des timbres ou des autographes.

– Quant aux albums... ?

– Jamais elle ne les a montrés. Il y a bien un journaliste qui est venu la semaine dernière pour demander à visiter afin de publier un article pour son journal.

– Pensez-vous qu’il aurait vu les albums ?

– Non. J’étais avec ma belle-sœur quand il a fait le tour. Seulement il a vu les couverts et a demandé de regarder à l’intérieur, mais la permission lui a été refusée.

– A-t-il publié son article ?

– Oui. Et c’était très bien.

– Aurait-il mentionné l’existence des albums dans son article ?

– Oui. Il a ajouté que madame Lécuyer ne permettait à quiconque d’en voir le contenu...

Les deux nouvelles connaissances étaient revenues dans le grand salon, tout en terminant la conversation ci-dessus.

La maîtresse de maison offrit le thé à Simon Antoine, qui s’empressa d’accepter.

Mais il conseilla à son hôtesse d'appeler immédiatement le Chef de la Sûreté pour le mettre au courant de ce qui venait d'arriver.

Sans aucun doute le voleur était un homme de cirque et comme madame Lécuyer venait d'être assassinée au cirque même, il pouvait y avoir un rapport entre la mort et le vol.

Quand le Chef sut que son ami Antoine était devenu un acteur dans la tragédie Lécuyer, il s'empessa de venir lui-même.

Le Domino Noir se trouvait maintenant mêlée officiellement à l'affaire qu'il tentait de résoudre. dans l'ombre.

Il pourrait désormais suivre son ami le Chef de la Sûreté dans tous les développements qui surviendraient.

V

Herman Brodwich

En s'en retournant chez lui, le Domino Noir repassait dans sa tête les nouveaux événements dont il venait d'être témoins.

Ce qu'il venait d'apprendre sur Bella Dan, reliait sa mort au cirque. Toute la série des meurtres et des événements qui venaient de s'abattre sur Montréal conduisaient au même point.

Sauf la mort de Roy Calden naturellement.

Mais pourquoi pas ? De même qu'on avait ignoré le passé de madame Lécuyer, quelque chose dans le passé de l'agent d'immeuble assassiné dans sa résidence du Chemin de la Reine Marie, pouvait tout aussi bien l'y attacher.

Faisant demi tour, le Domino Noir, prit la

direction de la résidence de Calden.

Tout semblait dormir à l'intérieur.

Pour plus de précautions cependant il ajouta son masque noir et s'attaqua à la porte de service moins en évidence que celle principale.

Personne dans la cuisine et silence complet. On eut dit que la place était définitivement abandonnée.

Ce ne serait donc pas difficile de faire l'inspection complète de chaque pièce.

Connaissant la disposition des lieux pour être venu il y a deux jours le visiteur clandestin se dirige vers le bureau de Calden.

Mais voilà qu'en passant près de l'escalier qui conduit au sous-sol, il perçoit un rayon lumineux.

Redoublant de précautions, il s'engage dans l'escalier. En bas il y a une porte, mais elle n'est pas fermée à clef.

Un murmure de conversation frappe son oreille exercée.

Pouce par pouce, il ouvre suffisamment la

porte pour voir à l'intérieur de la pièce.

C'est un grand carré en ciment et absolument vide de meubles.

Au plafond une lampe verte éclaire discrètement les deux seuls occupants

L'un d'eux est revêtu du maillot que le Domino avait combattu quelques heures avant, l'autre est un homme à face remarquable.

Le Domino est certain de l'avoir vu déjà.

L'homme au maillot se charge bientôt d'en révéler l'identité.

– Écoute-moi bien, Brodwich. Je t'ai déjà dit que tu n'as pas d'affaires à te mêler de ce qui me concerne.

– Pourquoi pas ? C'est moi qui contrôlait à Montréal et je ne suis pas pour abandonner une organisation qui m'a coûté aussi cher.

– Tu as fait assez d'argent. Chacun son tour. Du moins ne te mêle pas de ce qui regarde le cirque.

– Tu n'avais pas d'affaires à venir ici en

premier lieu.

– Toi-même ne demeures-tu pas à Toronto ?

– Pas d'importance. J'avais mon représentant ici, Roy Calden. Et je ne te pardonnerai jamais sa mort, à moins que tu décide de déménager le cirque dès demain.

– C'est plutôt toi qui va partir.

– Ça se fait à deux...

À ce moment, le Domino Noir entre en scène.

Un révolver dans chaque main, il dit d'une voix ferme, mais posée :

– Haut les mains, vous deux. J'en sais assez maintenant.

Mais aussitôt la lumière s'éteint et l'obscurité devient complète.

Un bruit de pas, mais pas dans la direction de la porte par où il est venu. Il ne paraissait pourtant pas y avoir d'autre issue.

Il empoche un révolver pour allumer sa lampe portative.

Il réalise alors qu'il est bien seul dans la pièce

qui n'a d'autre issue que la porte devant laquelle il s'est tout le temps trouvé.

Il y avait donc un passage secret.

Après de longues recherches, il trouve enfin un bouton dissimulé dans le ciment des murs et qui fait jouer une porte invisible.

Mais il est trop tard maintenant pour donner la chasse aux deux fuyards. Il est toujours bien certain d'en retrouver un. Ce Browich, qu'il reconnaît maintenant pour un des principaux gangster de Toronto, n'a pu passer inaperçu dans Montréal.

Pour plus de sûreté, il remonte dans la maison et appelle au téléphone son assistant Benoît Augé.

– Augé ? ici le Domino Noir.

– Je vous reconnais, patron.

– Avez-vous entendu parler d'un certain Brodwich, un bandit de Toronto, si je ne me trompe ?

– Certainement, il s'appelle Herman Brodwich et semble maintenant être à la tête de rackets très

florissants.

– Bien. Vous allez me recueillir tous les renseignements que vous pourrez sur son compte et autant que possible les relations qu’il peut avoir avec la pègre à Montréal.

– Ce ne sera pas bien long, j’ai des informateurs tout désignés pour cela.

– N’oubliez pas son adresse aussi.

– Autre chose ?

– Je veux également que vous fouillez minutieusement les antécédents de Roy Calden. Il paraissait avoir des connections avec Brodwich. S’il vous faut aller à Toronto, ne regardez pas à la dépense.

– Quand voulez-vous la réponse ?

– Aussitôt que possible. Mais ne coupez pas, je viens de trouver quelque chose qui demande des explications.

Tout en se servant de l’appareil sur le pupitre de Calden, dans son bureau privé, le Domino Noir venait de tomber sur un carnet de chèques. Or il remarqua bientôt que le premier de chaque

mois, Calden rédigeait un chèque pour plusieurs milliers de dollars, à l'adresse de personnes différentes, mais résidant à Toronto.

Le Domino donna la liste complète des chèques, avec les noms et adresses des destinataires, afin que Benoît Augé puisse vérifier à Toronto.

– Tachez de savoir pourquoi ces différentes personnes ont reçu les sommes que je viens de vous énumérer.

– Si je ne vous retrouve pas chez vous au moment où j'aurai fini mon enquête, je vous attendrai chez moi.

– Prenez l'avion pour aller à Toronto. Je suis pressé.

Une autre chose venait aussi de frapper l'attention du Domino Noir sur le pupitre. C'était le petit pad de papier blanc, qu'on laisse généralement près d'un téléphone afin d'avoir toujours de quoi prendre une note ou une adresse.

Il n'y avait rien d'écrit, mais on pouvait y voir des traces provenant de la page précédente,

maintenant enlevée.

Le Domino se livra alors à un curieux manège.

Prenant un crayon à mine grasse sur le pupitre, il sortit son canif et se mit en devoir de répandre de la poussière de mine sur le papier.

Lorsqu'il fut à peu près couvert, il souffla dessus et il ne resta sur la feuille que la mine qui avait pénétré dans les traces.

On pouvait donc y lire ceci :

« Place d'Armes, Monument Maisonneuve. »

Sans aucun doute Brodwich avait reçu un téléphone d'une personne qui lui demandait de la rencontrer à cet endroit.

Pauvre Brodwich s'il s'est rendu là, il ne doit plus être vivant. La conversation qu'il avait eu dans la cave de la maison de Calden aurait dû lui servir d'avertissement pourtant.

Le Domino Noir ne s'était pas trompé.

Brodwich gisait sur le socle, la tête écrasée sur le pied du monument. Mais il avait en outre une étrange blessure autour du corps.

Le premier soin du Domino Noir fut d'appeler son ami le Chef de la Sûreté, sous le nom de Simon Antoine, naturellement.

Le Chef arriva quelques minutes plus tard.

– C'est vous qui avez fait la découverte ? demanda-t-il à Antoine.

– Je demeure tout près d'ici, comme vous savez. Souvent avant de se mettre au lit, je prends une marche jusqu'à la Place d'Armes. Et ce soir j'ai remarqué cette forme. Tout d'abord, j'ai pensé qu'il s'agissait d'un vagabond. Je me suis approché pour lui offrir une aumône. C'est là que j'ai constaté que j'étais en présence d'un mort.

– Ce n'est pas un accident. Même si le type était tombé, il n'aurait pu se fracasser la tête de cette façon.

– Non au premier abord, on dirait qu'il s'est fait écraser par quelque géant.

En prononçant le mot, le Domino Noir pensa immédiatement au cirque.

Sur la poussière, aux environs du cadavre, on voyait des traces de pas. Mais des traces bien

étranges.

Un petit pied léger, comme celui d'un enfant.
Puis un très gros comme celui d'un géant.

Ni plus ni moins que le nain du cirque, avec son inséparable géant.

Le médecin-légiste déclara que ce n'était pas la blessure à la tête qui avait provoqué la mort. Le type était déjà trépassé lorsque cette blessure lui fut infligée.

La mort provenait de l'autre blessure autour du corps. Mais cette plaie était bien étrange. On aurait dit d'un coup de fouet qui aurait encerclé et finalement étouffé la victime.

Encore une relation avec le cirque.

VI

La mort de Brizard

Le lendemain soir, après la dernière représentation de la grande tente, le Domino Noir masqué s'était introduit subrepticement dans l'enceinte du cirque et faisant le tour des chambres des employée et des artistes, afin de perquisitionner dans celles dont les occupants étaient absents, ou d'écouter les conversations de ceux qui se trouvaient à l'intérieur.

Il y avait personne dans le quartier de Ted Brack.

Quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver un maillot noir absolument semblable à celui qu'il avait vu deux fois déjà. D'abord dans la demeure de M^{lle} Lécuyer, puis dans la cave de Roy Calden.

Le bas d'une manche était même enduit d'une matière grasseuse, d'un noir plus brillant.

Le nain était avec son géant et s'apprêtait à partir pour les maisons de jeu.

Jos Dubois devait déjà y être rendu, car on ne le voyait nulle part.

Dans la chambre de Brizard, il n'y avait aucun bruit, mais la lumière brillait au plafond.

Le Domino y risqua un œil et quel ne fut pas son étonnement de voir étendu sur le plancher le cadavre de l'artiste.

Une balle de revolver avait terminé ses jours en l'atteignant au front.

Cela valait la peine d'être examiné de plus près.

Il entra donc après s'être assuré que personne ne le voyait, puis referma la porte du dedans.

Il n'y avait pas eu lutte, car rien n'avait été dérangé dans la place.

Encore un crime où le cirque est concerné !

D'après la conversation surprise dans la cave de Calden, le cirque et les maisons de jeu marchaient de pair.

C'est la raison pour laquelle Al Hott n'était pas pressé de déménager. Mais était-il lui-même le principal intéressé ou ne recevait-il qu'une part des bénéfices afin de rester là et couvrir ainsi l'autre exploitation.

Car une tactique était maintenant évidente.

On pouvait pénétrer dans les maisons de jeu en longeant la clôture du cirque, à l'intérieur, sans se faire voir. Ainsi rien d'inusité ne transpirait au dehors.

Le Domino se faisait ces réflexions tout en complétant l'examen des lieux quand un bruit léger attira son attention à sa gauche.

Il n'y avait personne, mais une grande armoire, qui aurait pu en contenir.

Par expérience le Domino Noir savait qu'il n'avait plus de chances à prendre avec le terrible meurtrier.

Il prit donc son revolver et se mettant de côté ordonna :

– Sortez immédiatement ou je tire.

À sa grande surprise, ce fut la jolie petite

assistante du mort qui ouvrit la porte, plus morte que vive.

À la vue du Domino Noir elle réprima son cri de frayeur, car elle savait pour avoir lu ses exploits maintes et maintes fois, qu'elle était maintenant en face d'un secours et non d'un danger.

– Que faisiez-vous là, petite ?

– Je me suis cachée. J'ai eu tellement peur quand on est venu tirer Brizard avec qui je jouais dans le cirque.

– Qui a fait le coup ? Savez-vous ?

– Malheureusement non. Le coup a été tiré du dehors, par la porte entrouverte. Je me suis immédiatement cachée dans cette armoire et allais en sortir quand vous êtes arrivé.

Les mains de Brizard étaient tachées d'une graisse noire, ses couteaux aussi.

– Vous ne savez pas naturellement la raison pour laquelle on a assassiné votre compagnon de travail ?

– Au contraire, je le sais.

– Dites.

– Brizard se faisait voler ses couteaux dispendieux dernièrement. Aussi décida-t-il de prendre le voleur.

– Qu’a-t-il fait pour cela ?

– Il les a enduits de noirs bien salissant. Ainsi d’après lui, aussitôt après la disparition d’un couteau, il n’aurait qu’à bien chercher parmi les autres artistes et les employés et il viendrait à connaître son homme.

– Mais l’autre l’a prévenu, je suppose ?

– C’est bien cela. Ce soir il m’a fait appeler pour me parler de cela. Je venais à peine d’entrer quand il fut abattu sous mes yeux.

– Vous allez sortir, mademoiselle, comme si rien n’était et vous renfermer dans votre chambre. N’ouvrez à qui que ce soit. Je vais travailler sur l’affaire et je pense avoir de bons indices.

– Merci, Domino.

– Avant de partir, dites-moi. Avez-vous vu Ted Brack aujourd’hui ?

– Vous le connaissez donc ?

– Oui.

– Il y a deux jours que je ne l’ai pas vu ici. On m’a dit qu’il était en voyage pour aller se chercher des manœuvres. Il en manque considérablement de ce temps-ci et il ne peut en recruter à Montréal.

– Vous êtes bien certain de cela.

– Ah oui ! c’est mon ami Selich, l’annonceur, qui m’a confié cela.

Le Domino Noir était sorti du cirque et roulait sur la rue Sherbrooke dans la direction ouest, dans sa luxueuse routière quand il croisa la voiture du Chef de la Sûreté.

Celui-ci lui fit signe d’arrêter.

– Êtes-vous bien pressé, Antoine ? demande le Chef.

– Mais pas du tout. Je prenais simplement l’air.

– Pourquoi ne venez-vous pas avec moi ?

– Où ça ?

– Au cirque Hottin.

– Vous ne me dites pas que vous avez trouvé quelque chose concernant les récents meurtres ?

– Ce n'est pas ça exactement. C'est plutôt le contraire. Il vient de se passer quelque chose de mystérieux encore. Un autre meurtre, paraît-il.

– Je vous accompagne avec plaisir. Vous savez que ces affaires m'intéressent toujours.

Le policier et son ami furent immédiatement introduits dans le bureau d'Al Hott.

Celui-ci fit le récit de ce qu'il savait.

Le Chef visita la chambre de Brisard, puis demanda au propriétaire du Cirque de convoquer tout le monde.

Bientôt arrivèrent le nain avec son inséparable colosse, l'annonceur, Jos Dubois et plusieurs autres.

– Est-ce tout ? demanda le Chef au propriétaire.

– Il ne reste plus que M^{lle} Pétain.

– Je veux la voir.

– S’adressant à Jos Dubois, Al Hott le chargea d’aller voir où elle se trouvait et de la ramener immédiatement.

À peine cinq minutes plus tard, Jos Dubois revenait seul, une note à la main.

On pouvait y lire :

« Anne Pétain est en lieu sûr. Aucun mal ne lui a été fait encore. Aucun mal ne lui sera fait, si le Domino Noir se retire de l’affaire. C’est à prendre ou à laisser. Pas de police, ni de Domino Noir, dans l’affaire Brizard. »

Tout le monde se regardait.

Il n’y avait plus de doute possible, le meurtrier avait enlevé la jeune fille et s’en servait comme d’un bouclier contre la police.

Anne était estimée de tous ses camarades et chacun faisait des vœux pour son retour.

Mais le plus affecté était sans contredit Bill Selich qui déclara alors s’être fiancé secrètement avec la malheureuse jeune fille. Il ajouta qu’ils allaient même se marier dans quelques jours.

Al Hott paraissait gêné de demander au Chef

de la Sûreté d'abandonner l'enquête.

C'est ce dernier qui en parla le premier :

– Je retourne à mon bureau et ne ferai rien pour le moment, car je ne veux pas mettre en péril la vie de votre artiste.

– Je vous en suis bien reconnaissant, déclare Al Hott.

Vous avez bien raison, Chef, ajoute Simon Antoine.

Quand le Chef et Antoine quittèrent la place, tout le monde paraissaient consternés.

En arrivant chez-lui, le Domino Noir eut la joie de constater que Benoît Augé l'avait appelé de Toronto et avait laissé un numéro de téléphone dans la Ville-Reine.

– Allô Augé, ici Antoine. Vous avez du nouveau ?

– Pas beaucoup. C'est au sujet des chèques de Calden. J'ai cru devoir vous parler immédiatement à ce sujet.

- Qu’y a-t-il ?
- Toutes les personnes à qui ils ont été faits n’existent pas et les adresses sont fausses.
- Bizarre.
- Mais savez-vous qui a encaissé tous les chèques ?
- Là, par exemple, ça devient intéressant.
- C’est Herman Brodwich.
- Je m’en doutais un peu. C’est surtout pour cela que je voulais que vous enquêtiez. Vous êtes certain de votre affaire ?
- Absolument.
- Rien d’autre chose ?
- Non.
- Revenez quand même. Je crois que le dénouement de l’affaire approche.

VII

Au sujet de l'enlèvement

Il était tard dans la nuit quand le téléphone sonna encore chez Simon Antoine.

C'était le Chef de la Sûreté qui lui demandait la permission de le venir voir.

– Je m'excuse, fait le Chef en entrant dans le grand vivoir.

– Il n'y a pas de quoi, Chef. Je suis pas mal libre de mon temps. Aussi je me couche très tard, pouvant dormir aussi longtemps que je le désire le matin.

– Vous êtes chanceux, au moins vous. Ce n'est pas comme moi.

– Qu'y a-t-il qui ne va pas ?

– C'est toujours cette affaire de cirque. Je ne sais plus où j'ai la tête. Je viens de promettre de

suspendre mes recherches pour sauver une jeune fille...

– Et cela vous tracasse énormément ?

– Vous l’avez dit !

– Vous avez donc changé d’idée ?

– C’est l’autre partie de la condition qui m’occupe le plus.

– Laquelle ?

– Le Domino Noir ?

– À quel sujet ?

– Il lui faudra lui aussi cesser ses activités. D’autre part je sais que lorsqu’il s’attelle à une affaire il n’a de cesse qu’il n’ait trouvé la solution.

– Si ce n’est que cela, je crois être en mesure de ramener la tranquillité dans votre esprit. Car je viens de recevoir une communication téléphonique du fameux Domino.

– Il voit donc tout, pour savoir que vous étiez avec moi ?

– Je présume qu’il a assisté à notre interview

là-bas, sans que nous le sachions.

– Que veut-il ?

– Il m’a chargé d’un message pour vous !

– Lequel ?

– Il voudrait que vous ne faisiez pas mine de rechercher la jeune fille car il se fait fort de la ramener,

– Fasse le Ciel qu’il dise vrai !

– J’ai confiance en lui.

– Moi aussi.

– Mais il a besoin de votre concours.

– Je suis prêt à l’assister de toutes mes forces.

Que veut-il que je fasse ?

– Il prétend qu’il y a trois grandes constructions à la gauche des kiosques du cirque et que ces maisons servent au jeu.

– Je m’en doutais.

– Alors il veut que dès demain matin vous faisiez comme si vous étiez pour faire un raid là.

– Devrai-je le compléter ?

– Non. Simplement envoyer des hommes qui auront l’air de surveiller les alentours.

– Je vois ça. Un cordon de policier et des détectives en civil qui circuleront dans les environs, comme attendant un signal d’entrer.

– Une couple de voiture de patrouille stationnées au coin de la rue suivante, ainsi que des haches et des bombes lacrymogènes.

– C’est bien facile. Et vous pensez qu’il pourra ainsi trouver la jeune Pétain ?

– Bien plus, il vous promet la solution dès meurtres étranges de ces derniers jours.

– Il sauverait ma tête. Car je vous assure que le Procureur Général ainsi que les autorités de la ville me tombent dessus, en ce moment.

– S’il me rappelle, je puis lui dire que son plan a été accepté ?

– Sans aucune hésitation.

Dès le matin en effet, le lendemain, une activité inusitée se remarquait aux environs des

trois maisons suspectes.

N'importe qui aurait pu discerner les préparatifs d'une descente de police.

Le Domino Noir était stationné dans son auto, deux coins de rue plus loin et à l'aide de puissantes jumelles observait ce qui se passait.

Vers midi il eut la surprise de voir un CORBILLARD s'arrêter devant la porte de la maison du milieu.

Deux hommes en descendirent, tous deux vêtus de noir, comme de véritables croque-morts.

L'un d'entre eux n'était autre que Ted Brack.

Quand il avait déjà vu une figure, le Domino Noir ne l'oubliait jamais.

Les deux hommes avaient pénétrés dans la maison avec un cercueil et le ressortaient bientôt. Mais alors il semblait pesant. Sans aucun doute il contenait un corps.

Le CORBILLARD s'éloigna lentement à travers les rues de la ville, avec toute la dignité due à la Mort.

Mais au lieu de se diriger vers un salon funéraire quelconque, il prit la direction du nord.

Le Domino Noir suivait de loin pour ne pas être reconnu. Il ne craignait pas de perdre son objectif de vue : un corbillard se remarque bien.

Sa poursuite le conduisit à travers la rivière des Prairies puis bientôt on s'engagea dans un petit chemin désert.

Comme il diminuait de vitesse, le Domino jugea qu'on était près de la destination.

Il abandonna son auto à l'abri d'un bouquet d'arbres et suivit les autres au moyen de ses jumelles. Il les vit donc bientôt se diriger vers une petite maison de ferme qui paraissait abandonnée.

À pied il s'engagea sur leurs traces en ayant bien soin de se dissimuler le plus possible.

Le Corbillard Macabre venait de partir quand il parvint enfin à la maison suspecte.

Il ne restaient plus à l'extérieur que deux gardes qui faisaient chacun un demi-cercle à l'entour.

Comme le soleil était à son meilleur, le

Domino eut une inspiration pour s'emparer de ses adversaires.

Dissimulé dans un buisson à trente pieds à peine de la maison, il attendit qu'un des gardes fut de l'autre côté, pour sortir un étui à cigarettes bien nickelé et le faire briller au soleil, entre les branches de sa cachette.

L'effet désiré ne se fit pas attendre. Le garde s'approcha pour voir cet objet brillant.

Mal lui en prit, car il fut aussitôt saisi au cou par deux mains puissantes, qui l'immobilisèrent sans l'étouffer complètement.

Le ligoter et bâillonner à l'aide de sa ceinture et de son mouchoir fut l'affaire d'un instant.

L'autre garde qui arrivait maintenant, tout surpris de ne pas rencontrer son compagnon lança un appel.

– Ici. Viens, fait le Domino d'une voix assourdie pour donner le change.

L'autre tomba dans le panneau sans hésiter un moment. En un tour de main il était étendu aux côtés de son compagnon.

Le Domino Noir jugea alors qu'il n'avait plus qu'un adversaire, car le corbillard était retourné avec un seul homme.

Il pénétra dans la maison par la porte d'arrière. Personne ne semblait bouger, au moins sur l'étage du rez-de-chaussée.

Après avoir fait le tour des pièces d'en bas, il s'engagea dans l'escalier qui conduisait au premier.

On bougeait dans la pièce.

Ted Brack devait être là avec sa prisonnière.

Révolver au poing, il poussa brusquement la porte.

Brack fut si surpris qu'il n'eut pas le temps de sortir son revolver.

Vu le danger dans lequel se trouvait la jeune fille, si le bandit avait la chance de livrer un combat, le Domino Noir n'hésita pas un instant et tira dans l'épaule de l'autre.

Une autre balle dans une jambe eut pour effet d'immobiliser complètement le ravisseur. Par mesure de sûreté, le Domino le ligota

soigneusement.

Anne Pétain gisait sur un lit, complètement drogué. Mais son pouls fonctionnait bien et elle ne paraissait pas du tout blessée.

La chargeant sur son épaule robuste, le Domino Noir la conduisit ainsi jusqu'à son auto.

Arrivé à Montréal, il décida de l'emmener chez lui où elle serait en sûreté.

Un coup de téléphone à Marthe Bouché, cette jeune fille qui lui était dévouée au point de risquer parfois sa vie pour l'assister dans sa lutte contre le crime, amena la jeune fille dans l'appartement de Simon Antoine.

Un médecin fut aussitôt appelé. Son diagnostic conclut également au sommeil par les drogues. Il n'y avait aucun danger pour la jeune fille. Ce n'était qu'une question d'heures avant qu'elle ne se réveillât, en pleine santé.

Le Domino Noir confia la garde de la rescapé à la fidèle Marthe et sortit terminer sa lutte contre le crime.

VIII

Solution

Dans un téléphone public et déguisant sa voix, pour sauvegarder son identité, le fameux Domino Noir appela le Chef de la Sûreté.

– Allô, Chef ? Ici le Domino Noir.

– J’ai répondu à l’appel que vous m’avez adressé cette nuit par l’entremise de mon ami Simon Antoine.

– Vous pouvez retirer vos hommes maintenant. Je n’en ai plus besoin.

– Voulez-vous dire que vous avez retrouvé Anne Pétain ?

– Elle est actuellement en sûreté, saine et sauve.

– Vous m’enlever une grosse épine du pied.

– Je suis prêt maintenant pour démasquer le criminel.

– Le connaissez-vous ?

– Je crois bien le connaître, mais il me faut une preuve complète. Voulez-vous m'aider à le faire ?

– Naturellement.

– Voici ce que je veux. Vous allez préparer une mise en scène pour la représentation de ce soir au cirque.

– Il me faudra la coopération d'Al Hott.

– Vous pouvez vous confier à lui. Il est absolument étranger à l'affaire.

– Que faut-il faire ?

– D'abord lui demander de rassembler ses employés et ses artistes avant la représentation.

– Pour leur dire quoi !

– Qu'un ancien manœuvre du nom de Jos Durand connaît l'assassin de madame Lécuyer, mais qu'il ne tient pas à parler si on consent à lui remettre la somme de \$25 000. pour lui permettre

de quitter le pays.

– À quel endroit remettre l'argent ?

– Dans la loge 40, ce soir au milieu de la représentation.

– Mais on verra tout ?

– Non. Et voici la raison spécifique pour laquelle le propriétaire aura réuni son monde. Le petit discours précédent devra être débité incidemment, comme préliminaire de ce qui suit. Hott lui-même coupera le courant pendant assez longtemps pour que l'assassin, sans se découvrir puisse aller déposer son argent à l'endroit indiqué.

– Voulez-vous que je poste des hommes autour de la loge ?

– Au contraire, ce serait donner l'éveil au coupable.

– Qui lui mettra la main au collet alors ?

– Moi-même. Je serai là. Cette mise en scène n'est nécessaire qu'afin d'avoir une preuve contre le maître criminel.

– Vous ne me dites pas son nom ?

– Pas encore. À ce soir.

– Vous ne pensez pas qu’il y aura panique dans l’assistance et que cela puisse permettre au meurtrier de s’échapper ?

– Hott avertira ses hommes de l’interruption de lumières et leur demandera de rassurer l’assistance en disant qu’il ne s’agit là que d’un pur accident qui sera bientôt réparé.

– Compris.

Et le téléphone se ferma.

– Je ne sais ce que je donnerais pour connaître l’identité de ce maître détective, se dit en lui-même le Chef de la Sûreté.

Il y avait encore une foule considérable dans la grande tente. Les bruits de meurtre n’avaient fait que piquer la curiosité du public, au lieu de l’effrayer.

La représentation commença comme d’habitude.

Le chef de la Sûreté se tenait dans un coin, loin de la loge 40.

Plus ému qu'il ne paraissait, il avait fait confiance au Domino Noir et savait qu'il avait raison.

C'était bien étrange quand même que cet homme que personne ne connaissait réussissait si bien dans sa lutte contre les pires criminels, quand lui qui disposait de tant de facilités échouait parfois.

Soudain les lumières manquèrent.

Bill Selich était au micro et annonçait chaque numéro avec sa maîtrise habituelle.

Soudain les lumières manquèrent.

La voix de l'annonceur continua cependant de se faire entendre.

« Soyez calmes, mesdames et messieurs, il ne s'agit ici que d'un léger accident, qui sera réparé dans quelques instants.

« On vient justement de m'avertir qu'un cheval, en broutant à la porte d'entrée des artistes vient de déranger un fil électrique.

« Ne vous en prenez pas à nous. C'est le cheval qui est en faute.

« Ne vous fâchez pas contre lui également, car il sera si gentil pour vous tout à l'heure, que vous ne pourrez faire autrement que de l'acclamer. »

Le discours se poursuivait ainsi sans interruption et les gens riaient maintenant du contretemps.

Mais dès le début, le Domino Noir, masqué au visage avait plongé dans la loge 40 qu'on avait pris soin de laisser inoccupée.

Il voyait maintenant une petite lueur s'approcher insensiblement dans le noir.

Sans aucun doute elle se dirigeait vers la loge 40.

Quand elle ne fut plus qu'à quelques pas, le Domino Noir se leva et découvrit son plastron pour indiquer sa présence.

L'effet ne se fit pas attendre.

Un couteau s'enfonça aussitôt dans le dossier du fauteuil qu'il venait d'occuper.

En un bond il était sur son agresseur et le maîtrisait pendant que les lumières réapparaissaient.

Les policiers entraient maintenant en force et firent évacuer la salle en un clin d'œil.

Il ne resta bientôt plus dans la grande tente que le Chef de la Sûreté, le propriétaire Hott et le Domino Noir, tenant toujours son homme de sa poigne de fer.

C'était Bill Selich.

Ce fut le Domino qui fournit les explications.

– Vous saviez, n'est-ce pas, Hott, que Selich contrôlait les maisons de jeu, près de votre cirque ?

– Oui. Mais j'ignorais qu'il fut un meurtrier.

– Je comprends. Mais dites-moi comment il a pu prendre tant d'emprises sur vous ?

– Son père et sa mère ont déjà travaillé pour moi. Mais ils sont morts dans un accident de trapèze. Il a toujours prétendu que c'était de ma faute si l'accident était survenu. Il concluait à une négligence de ma part et menaçait de ruiner ma

réputation, si je ne lui obéissait pas.

– Il vous payait d'ailleurs une royale commission pour rester à Montréal avec votre cirque ?

– C'est vrai. Autrement je n'aurais pas pu résister.

– J'ai la preuve, poursuit le Domino, que Calden, malgré ses apparences de saint homme, était à la tête du jeu clandestin à Montréal, quand le cirque installa les baraques avoisinantes.

– C'est donc pour cela, reprend le Chef de la Sûreté, que Selich l'aurait fait disparaître ?

– Exactement. Mais quand le patron de Calden, Herman Brodwich vint de Toronto pour s'occuper de remplacer Calden, il découvrit le racket de Selich et voulut au moins partager avec lui.

– D'où un autre meurtre ? poursuit le Chef.

– Oui. Mais savez-vous comment il a été exécuté ?

Se tournant vers Hott, le Domino demanda :

– Selich est un expert avec le fouet, n'est-ce pas ?

– C'était son meilleur acte avec le lancement des couteaux.

– J'en viens là. Il volait les couteaux de Brizard. Ce dernier lui a tendu le piège que nous connaissons et l'a découvert.

– Autre meurtre encore ? fait le Chef.

– Toujours. Mais alors il pensa que la jeune Anne Pétain l'avait vu tuer Brizard. C'est pourquoi, il l'enleva. Elle fut d'abord placée dans une des maisons de jeu, car il ne pouvait aller bien loin avec la jeune fille sans donner l'éveil.

– C'est donc la raison du prétendu raid que vous m'avez fait exécuter ?

– Oui, je voulais qu'on sorte la jeune fille et que je puisse la reprendre sans danger.

– Mais madame Lécuyer et les deux autres victimes précédentes ? demande alors le Chef.

– Il craignait que madame Lécuyer, ou plutôt l'ancienne Bella Dan, ne l'ait reconnu.

Hott ajouta alors :

– Elle seule et moi-même savions qu’il était d’une habilité sans égal au lancement du couteau, ainsi qu’avec le fouet. Il craignait qu’advenant une enquête où il serait impliqué elle ne le déclarât, je suppose.

Sur ces entrefaites, Marthe Bouché ramenait la jeune Anne Pétain, parfaitement rétablie.

Comme tout le monde la félicitait de son sauvetage, elle porta les yeux sur Bill Selich, qui avait maintenant les menottes aux poings.

Elle avait déjà rencontré le Domino Noir. C’est donc à lui qu’elle s’adressa.

– Comment se fait-il que vous ayez ainsi mis la main sur le véritable coupable ?

– Vous le saviez donc, vous aussi, mademoiselle ? répond le Domino Noir.

– Pas depuis longtemps. J’ai entendu Ted Brack converser avec Bill, dans la maison où on m’a d’abord détenu.

– Que disaient-ils ?

– Qu’il fallait décamper au plus vite. Ils ont même parlé de tous les meurtres.

– Nous connaissons les raisons des derniers. Mais les deux premiers nous échappent.

– L’homme dans la rue a été tué sans motif aucun, ainsi que le premier de tout. Il n’était question que d’égarer les soupçons pour ce qui devait arriver par la suite.

Al Hott ajoute alors :

Et dire que tous les meurtres étaient exécutés de façon à impliquer presque toute ma troupe !

– Il y a une réponse à cela, reprend la jeune fille. Depuis la mort de ses parents Bill Selich avait voué une haine mortelle aux gens de Cirque. Il avait paraît-il juré de se venger sur eux. Bella Dan avait eu connaissance de cette promesse.

– Encore une raison pour la faire disparaître ! dit le Domino.

Le Chef demande alors au Domino :

– Vous m’aviez dit que vous connaissiez le coupable. Pourrais-je vous demander d’où

provenaient vos soupçons ?

Quand je suis entré ici pour m'engager sous le nom de Jos Durand, j'ai trouvé Selich qui enlevait un fil électrique taqué autour de l'arène. Or ce fil avait servi à opérer le microphone, dans l'obscurité, en se déplaçant. Si Selich a voulu me tuer à cause de la découverte que j'avais faite, c'est que cela en valait la peine. D'où ma conclusion.

Et ce soir vous étiez certain qu'il réinstallerait son fil, pour continuer à parler en venant vers vous ?

– Oui.

– Mais vous risquiez beaucoup ?

– Non car je voyais venir Selich.

– Comment ça ?

– J'avais mis un peu de phosphore autour du micro. Je le voyais venir sans qu'il le sache.

– C'est vrai, dit le Chef, j'ai remarqué une petite lueur qui se mouvait.

Le Domino donna au Chef l'adresse de la petite maison de ferme où se trouvaient les trois bandits et s'éloigna dans la nuit.

Cet ouvrage est le 292^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.